Plume de poète



Illustration : Aurélia Pourriau

PLUME DE NATURALISTES
numéro 10
déc. 2026

La rubrique « Plume de poète » de la revue « Plume de naturalistes »
accueille des poèmes où la nature est le thème central.
Ils ne sont donc pas dédiés à des sentiments pour une personne,
même sous la forme d'allégories faisant référence à la nature.

Les poèmes présentés sont pour la plupart des créations originales,
soumises à la revue par leurs auteurs.
Certains peuvent cependant avoir déjà été édités,
soit récemment à compte d'auteur
(ils sont alors proposés à la revue par ce dernier),
soit dans des recueils anciens, oubliés ou trop méconnus
(ils peuvent être portés à la connaissance de la revue
qui s'assurera alors qu'ils sont libres de droit,
ou obtiendra l'autorisation des héritiers et/ou dépositaires de l'œuvre).

La «qualité» d'un poème
ne correspond pas à un standart de forme ou d'inspiration :
c'est la correspondance, à un moment donné, entre un assemblage de mots
et le ressenti d'un lecteur qui crée une émotion heureuse ou puissante.
Cette rubrique a été créée pour enrichir, au sein de la revue,
la palette des nuances de perception humaine de la Nature.
A chacun d'y rencontrer ses propres résonnances.



SOMMAIRE

Blaireau
par Michel BARATAUD p. 501

Un avenir sans regrets
par Michel BARATAUD p. 502

Raison d'être naturaliste
par Michel BARATAUD p. 503

je marche … des pas
par Jean BONNET p. 505

je cherche le vent par terre…
par Jean BONNET p. 505

le vol
par Jean BONNET p. 506

ça respire
par Jean BONNET p. 506

lui tout seul
par Jean BONNET p. 507

il l'a touchée ?
par Jean BONNET p. 507

une seule mouche
par Jean BONNET p. 508

coup de coeur
par Jean BONNET p. 508

libre
par Jean BONNET p. 509

la branche de Van Gogh
par Jean BONNET p. 509

création
par Jean BONNET p. 510

pins sylvestres 18 juin 2025… le plus long des jours
par Jean BONNET p. 510

passer mon temps ?
par Jean BONNET p. 511

avec le même amour
par Jean BONNET p. 511

chaleur
par Jean BONNET p. 512

Moi terre
par Jean BONNET p. 512

Tant que la Nature...
par Jean BONNET p. 513

Pleine lune
par Jean BONNET p. 513

Soleil nous prend en otage
par Jean BONNET p. 514

L'infini du vol
par Jean BONNET p. 514

Poésie
par Jean BONNET p. 515

Perdre ça !?
par Jean BONNET p. 515

Sol nu
par Jean BONNET p. 516

Ondulatoire
par Jean BONNET p. 517

À Robert Hainard
par Jean-Marc CUGNASSE p. 519

Fast fashion, illusion, pollution
par Jean-Marc CUGNASSE p. 521

Au lever du jour
par Jean-Marc CUGNASSE p. 523

La bergeronnette de Pareloup
par Jean-Marc CUGNASSE p. 524

La faux du faucon
par Jean-Marc CUGNASSE p. 525

La grande évasion, ce n'est pas pour demain
par Jean-Marc CUGNASSE p. 526

Le bruant confiant
par Jean-Marc CUGNASSE p. 527

Le poète et l'érable
par Jean-Marc CUGNASSE p. 528

Demain, le rhinocéros
par Jean-Marc CUGNASSE p. 529

Les serres de l'aigle doré
par Jean-Marc CUGNASSE p. 530

Message aérien
par Jean-Marc CUGNASSE p. 531

N'en déplaise aux nominateurs !
par Jean-Marc CUGNASSE p. 532

Nos cheminements
par Jean-Marc CUGNASSE p. 533

Nos liens
par Jean-Marc CUGNASSE p. 534

La buse et l'enfant
par Jean-Marc CUGNASSE p. 535

Le regard d'un enfant turbulent
par Jean-Marc CUGNASSE p. 536

Haïkus
par Cécile DENIS p. 537

Surprise ailée
par Cécile DENIS p. 538

Abriéu (Avril)
par Jean-Henri FABRE p. 539

La chusclo e l'amelié (L'euphorbe et l'amandier)
par Jean-Henri FABRE p. 543

La cisempo (La bise)
par Jean-Henri FABRE p. 547

Aster tripolium
par La Griotte p. 551

Les cartes
par La Griotte p. 552

Wales
par La Griotte p. 553

Les hirondelles
par Régis Hurez p. 555

Bayer aux corneilles
par Pèire THOUY p. 557

Ailes
par Luc STRENNA p. 559

Air
par Luc STRENNA p. 559

Albatros
par Luc STRENNA p. 560

Automne
par Luc STRENNA p. 560

Bonheur
par Luc STRENNA p. 561

Cage
par Luc STRENNA p. 561

Disparition
par Luc STRENNA p. 562

Fringillidés
par Luc STRENNA p. 562

Ibis
par Luc STRENNA p. 563

Jeux
par Luc STRENNA p. 563



© Michel JAY

Blaireau

Michel BARATAUD

Dans le gris du soir où toute forme est louche,
Lorsque les derniers trilles de la grive s'éteignent,
Dans une contraction du sol la terre accouche
De trois raies blanches luisant telle une enseigne.

Seuls de doux frottements habillent le silence
Dans le sous-bois dont l'esprit vient d'éclore ;
Une patte griffue sur l'humus encore en transe,
Le frémissement d'un être inquiet du dehors.

Sa silhouette semble en métamorphose :
Le corps d'un ours et le cou d'un reptile ;
L'un est un défi que la force propose,
L'autre glisse sur la nuit en ondes subtiles.



Blaireau dans la gueule du terrier
Robert Hainard. Gravure sur bois n° 450 ;
Genève, 11 mai 1968 ;
© Fondation Hainard, Bernex CH.

Le terrier attire cet être comme un aimant ;
En quittant la matrice cette mère prudente
Abandonne une part d'elle-même au-dedans ;
Puis le vent rassurant la lance sur les sentes.

Alors soudain l'âme du sous-bois s'évapore ;
Cette forme discrète emplissait l'espace,
L'esprit de la forêt incarné dans ce corps
Paraît se dissoudre sans laisser de trace.

23 mars 2026

Un avenir sans regrets

Michel BARATAUD

La tête en fer l'âme dans la fourmilière
L'Homme trace de son pas lourd
Un sillon profond aveuglé de lumière
Un chant fertile aux oreilles d'un sourd

La tête en bois les pieds en haut
J'implore le bon sens de retourner la Terre
Mettre en apesanteur notre fardeau
Avec la nature enterrer la hache de guerre

La tête penchée sur les cimes du rêve
À la recherche d'une plume perdue
Pour encrer mes racines aux nues
Dessiner un rameau coulant de sève

La tête en pierre vouée à faire le mur
Je pose l'espoir de l'autre côté
Une sylve secrète un abri sûr
Un avenir dépouillé de regrets

Enfin le cours de l'histoire vacille
Les arbres montrent le ciel
Car l'infini ne devient réel
Que lorsque les forêts l'habillent

Raison d'être naturaliste

Michel BARATAUD

D'où vient ce sentiment étrange
Que je ne suis pas seul ?
Une pulsion ressentie dès les langes
Qui ne s'éteindra qu'au linceul

Le vert tendre du Hêtre en mai
Les pleurs du Rouge-gorge au couchant
La nonchalance du Méloé
La chaude senteur de l'origan

Une infiltration du dehors par les sens
Qui rejoint une source intérieure
Accord parfait d'une résonnance
Pouls synchrones d'âmes sœurs

Une graine enfouie dès la naissance
Le germe d'un monde immense
Qui me susurre depuis l'enfance
« Sans la Nature rien n'a de sens »

Quel que soit l'angle d'abordage
Par la raison ou par la passion
Toujours s'impose le sauvage
Guide suprême de toute ascension



Être naturaliste n'est pas un choix
Mais une raison d'être au monde
Sentir la Nature vivre en soi
Est une raison de vivre féconde

La Nature n'a que faire des mots
Que lui donnent les Humains
Mais à sa manière un Mulot
Nomme le gland et le plantain

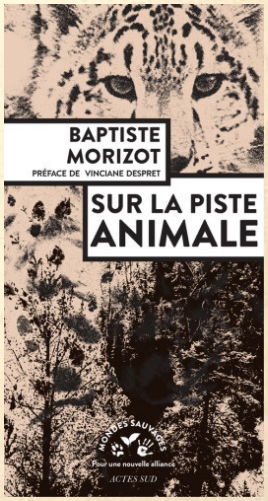
Un nom soutient l'existence
Des choses et des sentiments
Il imprègne leur substance
De leurs fragments devient le ciment

Hé Anthropologue, Philosophe, retiens un peu ta plume !
En jouant avec mes mots tu joues avec mon essence
Tu voles l'identité que plusieurs générations assument
Tu violes mon intime en inversant de ma Nature le sens.

17 mai 2026







je marche… des pas

Jean BONNET

je marche des pas
les yeux rivés
dans le ciel
retraçant sur le sol
tout l'esprit
… de mon vol !

je cherche le vent par terre…

Jean BONNET

dans la lumière
… des gouttes de rosée

la brise de vallée
agite la feuille d'herbe
à mes pieds

alors je lève les yeux
jusqu'aux sommets des montagnes

… mais l'arbre
en chemin
ne bouge pas !?

le vol

Jean BONNET

de figures et d'allures
des nuages un peu fols …

là -haut vers le sommet
un aplat d'herbe jaune…

sort du bois
pour s'accoupler avec le bleu

… d'un grand ciel voyagé !

ça respire

Jean BONNET

ça respire ça respire
les deux du couple
dans leurs ailes déployées
les courbures de la grâce
et l'amplitude de mon âme !

lui tout seul

Jean BONNET

églantier à neuf heures
dans l'air immense
des gorges sauvages

lui, tout seul
à ma taille,
à la hauteur
de mes narines

… alors qu'il vient
de l'éboulis,
de ses épines
et de son parfum !

il l'a touchée ?

Jean BONNET

L'air est vibrant
d'effluves
vers le sommet …

ils sont côte à côte
là-haut posés

et le couloir du vide
est maigre
entre leurs épaules
de plumes !

une seule mouche

Jean BONNET

pour s'équiper d'ailes
… pour s'occuper
pour s'occuper d'elle
- une seule mouche -
… pour s'occuper de moi !

coup de coeur

Jean BONNET

comme les pâquerettes

- ces petits coups de coeur -

les chants
des alouettes lulu
sont là

… pour voler
dans mon sang !

libre

Jean BONNET

dans ton yo-yo
en liberté
dans ce chêne blanc
et petits cris
te laisse tomber
de branche en branche
petit pouillot
de Bonelli !

la branche de Van Gogh

Jean BONNET

dans l'air pur
éclatant
ce mouvement
sur la branche

sur la joue blanche
de la mésange
blanc sur noir
donne le change

… et se joue
noir sur blanc
avec la fleur
de l'amandier

… dans le vent !

création

Jean BONNET

comme la mer vaste
et plate
où Jésus n'a pas marché

dans l'infini du ciel
j'ai une touche
… quel miracle !

- étendant ses ailes
le point se définit
complètement royal -

particulièrement inspiré
on m'a …
je me suis toujours dit…

qu'après sept whiskys
Dieu
a créé l'aigle !

pins sylvestres 18 juin 2025… le plus long des jours

Jean BONNET

c'est pas trop rouge ça !?

le soir venant en ouest
le soleil donne dans l'écorce des pins

… c'est amour pour les yeux
et troublant pour le coeur !

passer mon temps ?

Jean BONNET

encore
aller voir
l'aigle qui n'est pas là…
mais qui aime bien
cette montagne !

avec le même amour

Jean BONNET

les pierres marquées
qui me font de l'oeil…

les sommets balayés
par mes jumelles

une aile – une aile
qui veut entrer

… dans mon coeur !

chaleur

Jean BONNET

le parfum capiteux
des cistes
le temps d'une fourmi
à grosse tête…

tu te dis :

as-tu parlé au bout
de ta vision
jusqu'aux chevaux
tout le jour

… à trente cinq !?

Moi terre

Jean BONNET

les fumulus se déchirent
et disparaissent …

tu penses à trois mille
- sa silhouette est remarquable

l'aigle là-haut
dans l'air froid
ne fait que passer ?

Tant que la Nature…

Jean BONNET

plutôt que se coucher
pour ne plus se relever

cela est déjà arrivé
dans le monde

et ils ont continué
… parmi les fleurs !

Pleine lune

Jean BONNET

laisse-là
parler !

Elle a quitté
quelques buissons
ou arbres déchiquetés …

elle s'échappe en plein ciel
…celle qui nous voit
mourir !

Soleil nous prend en otage

Jean BONNET

une grand partie
de la journée
n'est plus praticable

… comme Icare
où les oiseaux vont-ils
brûler leurs ailes ?

L'infini du vol

Jean BONNET

ses courbes
un bref instant

… rendent le ciel
habitable …

cursif le vautour
se baigne dans le bleu !

Poésie

Jean BONNET

non
c'est un tronc
aux couleurs de l'aigle botté
qui se balance
dans le vent des feuilles

- dans la vie
d'esthète -
la poésie est si improbable
qu'elle suscite
… même après la mort !

Perdre ça !?

Jean BONNET

Dans le vent chaud

grande houle de canopée,
balançoires des feuillages

- chacun pour soi ? -

les grands frênes se croisent
gonflent et respirent

- et claquements de bois -

… cette mer verte et dorée
flamboie jusqu'aux noyers !

Sol nu

Jean BONNET

déjà tombées … ?

cette feuille a couru
vers une autre…

quelque pluie
a verdi quelques touffes

… où irons-nous
inconnus ?

Ondulatoire

Jean BONNET

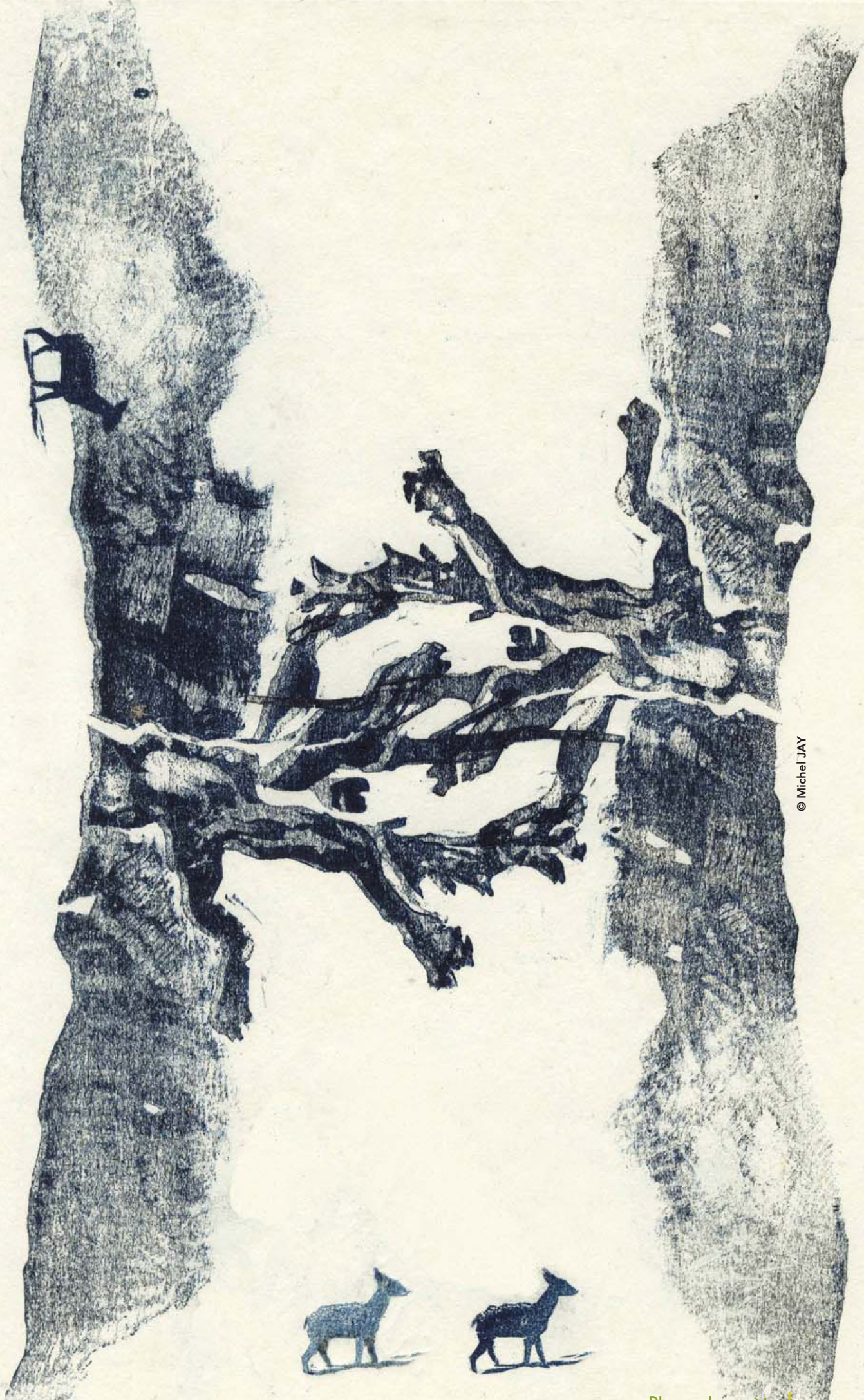
ondulatoire

le nombre
de soucoupes volantes arrêtées
et le ciel laminé
et plissé d'immobilité ...

parce que les forêts ronflent
les rivières sont retroussées,
une fraîcheur dans l'air
au soleil troposphère …

qui se préoccupe
de l'ondulatoire
comme des jupes
qui ne sont pas relevées

… une merveille d'ombres
insolentes parfumées
gonflent sur l'envers
… ostentatoires !?



© Michel JAY

À Robert Hainard

Jean-Marc CUGNASSE

Les gouttes de pluie perlent aux feuilles courbées
Avant d'atteindre la terre
Et d'y attendre d'être absorbées
Par la litière.
Quelques-unes font halte
Sur la veste du naturaliste
Qui se fond avec le fût du vieux hêtre
Dans une immobilité symbiotique.

L'artiste n'est pas de passage.
Il est un élément régulier du paysage.
Il est dans le désir de vivre un temps
De la communauté des vivants.
Sa patience, nourrie de passion,
Renforce son souhait ardent.
Il vit pleinement chaque instant.
Rien ne distrait son attention.

La nuit tombant,
Il devient plus vigilant.
Il épie tous les vivants,
Il guette tous les mouvements.
Mais ses yeux sont rivés sur le terrier
Des blaireaux si fortement espérés
Et dont l'heure de sortie est réglée
À leur gré.

Il les a si souvent observés,
Il les a si souvent croqués
Que même la plus ordinaire gestuelle
Est restée gravée dans sa mémoire fidèle,
Que leur figuration détaillée
Est devenue de plus en plus spontanée
Et qu'il n'a point besoin de se référer
A quelque document publié.

Lors d'une rencontre, un printemps,
J'assistai à la réalisation
D'une de ses créations.
Je vis ainsi un bois dégrossi finement
Au gré des coupes de son tranchant,
Devenir progressivement
Dans sa main le maintenant,
Un blaireau en déplacement.

Le néophyte que j'étais fut émerveillé
De cette intimité patiemment forgée
Par le naturaliste en secret,
Avec le sauvage discret,
Et qui, par la grâce d'un regard précis
Augmenté d'une émotion ressentie,
A su offrir une belle existence future
À un blaireau et à sa petite sculpture.



Photo communiquée par la Fondation Hainard (fondation@hainard.ch)

Fast fashion, illusion, pollution

Jean-Marc CUGNASSE

Le printemps venu,
L'avifaune apprête ses tenues,
Présageant la saison des amours,
Une fois l'an, depuis toujours.

Le gypaète colore d'ocre son plumage ventral
Dans un bain ferrugineux secret,
Et l'étourneau troque son plumage hivernal
Contre une livrée lustrée,

Le merle voit son bec emprunter
Un jaune accordé au noir en intensité,
Et l'aigrette sa tête ornée
D'un faisceau de plumes blanches effilées.

Au contraire de leur disposition calendaire,
La séduction chez les humains n'a pas de saison,
Et elle est chez certains orientée par des canons
Régentés par le commerce planétaire.

La fast fashion,
Cette nouvelle soumission,
Offre ainsi d'innombrables collections,
Illusionnant la pleine satisfaction.

Elle habille de tourment
Des milliers de travailleurs, d'enfants,
Pour notre plaisir de paraître,
A bas coût et éphémère.

Elle génère d'importantes pollutions,
Depuis la production
Jusqu'à la mise au rebut
Dans de vastes étendues

Où sont « recyclés » nos gestes vertueux,
Quelque part dans le désert d'Atacama,
À Dandora ou sur les plages du Ghana,
Dont les printemps sont devenus silencieux

Et nous admirons en même temps, inconséquents,
La déclaration intemporelle d'un passereau plein de talent
Ou la busarde évaluant les capacités de ses prétendants
Avec lucidité sur des critères qui traversent le temps.


© Jean-Marc CUGNASSE

Au lever du jour

Jean-Marc CUGNASSE

L'aube quitte la nuit,
Dévoilant petit à petit
Une étendue spacieuse
Revêtue d'une brume cotonneuse.

Sa renaissance aujourd'hui
Ressemble aux prémices d'une vie
Qui s'éveillerait en silence
Jusqu'à la délivrance.

Le paysage prend forme lentement,
Par touches composées,
À la faveur de silhouettes arborées
Emergeant puis disparaissant.

Ce spectacle semble animé
Par le désir de dissimuler
L'empreinte humaine répandue,
D'offrir une nouvelle vue.

Cette fantasmagorie
Née du noir de la nuit,
Mère de renaissance,
Suggère une promesse d'espérance,

Offrant ainsi au rêveur qui médite,
L'espace d'un point de jour éphémère,
De recomposer son univers
Pour des aubes inédites.



© Jean-Marc CUGNASSE

La bergeronnette de Pareloup

Jean-Marc CUGNASSE

Le silence du lac intimement
Uni à son eau étale, apaisée,
Semble caresser sa peau lissée
Avec un désir troublant.

La lente évaporation
Voile progressivement ma vision,
Scindant l'espace perçu
En un essaim de bulles nues.

Sensation d'être seul en cet instant,
Invisible pour les autres vivants,
Je savoure pleinement
Cette solitude, ce sentiment.

Il m'imprègne profondément
Lorsque s'invite une bergeronnette
Qui distrait discrètement
Les pensées errant dans ma tête.

Surgie de l'éther vaporeux qui s'élève,
Fruit improbable d'amours aquatiques,
Elle se pose sur un rocher qui émerge,
Composant une délicate touche poétique.

Mon enchantement n'est qu'éphémère
Et en évaporant sa présence,
Elle me laisse à mon refuge solitaire,
À mes rêveries, dans le silence.



© Jean-Marc CUGNASSE

La faux du faucon

Jean-Marc CUGNASSE



La faux
Du faucon
Fend la peau
De l'horizon.

Son sifflement
Strident
Traverse en un instant
Le silence ambiant.

La Faucheuse
Fait son œuvre
Et de la vie d'un pinson
Elle nourrit le faucon.



La grande évasion, ce n'est pas pour demain !

Jean-Marc CUGNASSE

Myocastor, ragondin
Aujourd'hui ta fourrure ne vaut plus rien
Mais c'est ta tête qui est mise à prix pour l'heure :
Le prisonnier serait devenu un envahisseur !

Je t'observe sur le bord du ru,
Enfin paisible, libre de choisir ton menu,
Prendre soin de toi, de tes jeunes :
Des plaisirs absents même dans tes songes !

Myocastor, ragondin,
Ne rêve pas de tunnels vers la liberté.
Le film est fantastique mais dans la réalité,
La grande évasion n'est pas pour demain.

Il est trop loin ton pays,
Le pays des ragondins,
Mais dans le monde des humains
L'invisibilité pourra préserver ta survie.



Le bruant confiant

Jean-Marc CUGNASSE

Fidèle à son perchoir,
Le bruant
Egrène son chant
Empli d'espoir.

Confiant,
Il laisse l'humain
Passer son chemin,
Sans vol fuyant.

Son chant passionné
Et d'importance,
Lancé à la volée,
Ne nécessite-t-il pas la constance ?

Supplément d'âme compagne
Dans nos campagnes,
Le bruant
Fait ainsi des passagers ses confidents.



© Jean-Marc CUGNASSE

Le poète et l'érable

Jean-Marc CUGNASSE

Le poète
En fête
Déclame ses vers
À qui veut l'écouter,
Sous l'érable
Vénérable
Qui libère
Ses samares ailées.

Leurs émissions
S'offrent à qui est ouvert,
Proposant des brins d'être
Aux plus incertaines destinations,

Contribuant pas à pas
A vivifier des états
En s'infiltrant et en irrigant
Des instants de vivants.



© Michel BARATAUD

Demain, le rhinocéros

Jean-Marc CUGNASSE

Le rhinocéros marche, lentement,
Le pas pesant,
Apparemment inexpressif,
Sans doute pensif.

Sa carapace
Lui donnant l'assurance
De pouvoir vaquer
Sans être menacé,

Ce survivant de la préhistoire,
Riche de millénaires savoirs,
Pouvait s'acheminer, confiant,
Vers de nouveaux temps.

Mais non contents d'attribuer
À son cornage
Le pouvoir de philtres enchantés
D'un autre âge,

Des humains écornent ses espaces habitables
Que les derniers pas pesants
Du vénérable
Animaient sans fantasme, naturellement.

Trafiquants de kératine sans vertu,
Humains égocentrés et envahissants,
Autant de revers déraisonnables et imprévus
Pour cet imposant survivant.

Les serres de l'aigle doré

Jean-Marc CUGNASSE

Serres puissantes et griffes aigües
Qui saisissent, étreignent et tuent,
Serres qui garantissent à deux mains
Pour l'aigle doré sa survie,
Serres qui servent d'autres vies
En désir de lendemains,
Serres sources de complexité
Aux yeux d'humains fiers,
Rêvant d'éternité
Dans un hypothétique univers.



© Jean-Marc CUGNASSE

Message aérien

Jean-Marc CUGNASSE

L'espace infini,
L'espace indéfini,
Et soudain un point repère
Plonge vers la terre.

Il prend forme,
Se transforme,
Bolide en liberté,
Cœur silhouetté.

Brusque redressement,
Chandelle dans le vent,
Répétition, vitesse,
Ivresse.

Ivresse et message aérien
Visible de loin,
L'aigle doré défie son rival,
Régal.



© Jean-Marc CUGNASSE

N'en déplaise aux nominateurs !

Jean-Marc CUGNASSE

Le passeur passionné
Offre d'observer le monde non-humain
À un groupe de non-initiés
Au fil d'un cheminement incertain.

Une Fauvette dite « à tête noire »
Arborant une calotte rousse apparaît,
Révélant une histoire
Chargée de discrimination genrée.

Des Grands nègres des bois,
Qui portent haut le brun-noir sur leurs ailes,
Cachent dans les herbes le désarroi
D'une dénomination raciale officielle.

Un Milan royal savoure sa liberté,
Oubliant dans ses orbes que son attribut
Le renvoie à son ancien statut
De jouet des rois fauconniers.

La discrète Effraie des clochers,
Plongée dans sa méditation athée,
Déplore d'être liée aux clochers
Et non à un caractère approprié.

Passe une Bondrée apivore silencieuse
Qui se voit injustement taxée
D'une prédation jamais constatée
Sur les abeilles laborieuses !

Finalement, un oiseau survole le ravin,
Enthousiasmant le groupe aux aguets,
Et s'éloigne sans être déterminé,
Sans le regard culturel des humains.

Il se fond bientôt dans le lointain horizon,
Laissant chacun
À sa première émotion,
Sans nommage inopportun.



© Jean-Marc CUGNASSE

Nos cheminements

Jean-Marc CUGNASSE

Tout au long des anciens temps,
Les humains n'ont jamais été indifférents
À la faune sauvage cohabitante
Ou à celle des contrées distantes.

Ainsi le faucon pèlerin
A connu différents destins
Selon la culture des humains,

Tantôt déifié,
Momifié pour l'éternité,
Apanage de privilégiés,

Tantôt dressé pour chasser,
Piégé, déniché,
Hybridé,

Tantôt dépouille naturalisée,

Tantôt commercialisé,

Tantôt persécuté,

Tantôt empoisonné.

Frôlant la disparition dans un temps récent,
La protection légale lui a été enfin accordée,
Pour lui-même et non pour une quelconque utilité
Comme celle édictée par les seigneuries d'antan.

Le ballottage historique de son existence
Révèle sa fragilité face à la prééminence
Des intérêts égocentristes et incohérents
Des humains dominants.

Il illustre la nécessité de repenser notre culture,
Notre place dans la nature
Et notre relation équitable avec le vivant
Afin d'enrichir durablement nos cheminements.



© Jean-Marc CUGNASSE

Nos liens

Jean-Marc CUGNASSE

De mémoire humaine avérée,
Cette source n'a jamais cessé
De donner une eau abondante,
Pure et transparente,

Qui chemine, guidée
Par ses rives profilées
Au gré des résistances,
Avec parfois des errances.

Çà et là, son cours est conflué
Avec des ruisseaux nés
Dans les versants,
Parfois intermittents.

Son flot glisse sur le lit de graviers,
Épousant les formes des galets,
Taquinant la pointe d'un rocher,
Franchissant les embâcles inopinés.

Devenu rivière, il déborde de son lit
Dans les vastes espaces qui s'offrent à lui,
Il s'étale, se réchauffe, paresse et
Se donne le temps de flâner,

De partager des histoires d'eau,
D'écouter les larmes de pluie qui giclent sur sa peau,
D'être ébloui par le soleil qui joue avec ses scintillements,
Avant de poursuivre sa voie, immuablement.

Cette rivière qui nourrit des vies indistinctement,
Cette mère qui court vers sa mer, au loin,
Me donne à penser aux sources de mes propres chemins,
Aux liens amicaux riants, fidèles, confidents.



© Jean-Marc CUGNASSE

La buse et l'enfant

Jean-Marc CUGNASSE

La buse traçait des orbes dans le ciel
Sur des sentes ignorées
De l'enfant que j'étais,
Bercée par la caresse du soleil.

Elle m'offrait de rêver,
Moi sans ailes,
A cet espace de liberté
Dans lequel elle évoluait.



J'avais envie de me trouver
Moi avec elle,
Juste quelques instants,
Pour partager mon rêve d'enfant.

J'avais envie de la rencontrer,
De la regarder à petite distance,
Et je rêvais de lui proposer
Un lien de confiance.

Je l'attendis, immobile et silencieux,
Dissimulé derrière un hêtre d'âge avancé,
A quelque pas du nid volumineux
Qui abritait sa nichée.

Mise en confiance par la quiétude du lieu,
Elle fixa néanmoins mon arbre de ses yeux
Dès que j'imitai l'appel de quémandage
Des jeunes buses dans leur jeune âge.

Curieuse, mais ignorant la supercherie,
Elle vint se poser près de mon abri
Et me donna à voir que son attention
Grandissait à chaque imitation.

Je la fis promener d'arbre en arbre, amusé,
Dans cette parcelle de vieille futaie
Et j'eus alors le sentiment empreint de naïveté
Qu'elle et moi partagions ce lieu secret.

Mais finalement elle me découvrit
Et mis fin sans précipitation à cette plaisanterie,
Comme si elle prenait acte de ce besoin de lien
Chez l'enfant terrien.

Le regard d'un enfant turbulent

Jean-Marc CUGNASSE

Loin de leur quartier populaire,
De jeunes écoliers ont quitté
Leur paysage bétonné
Pour une montagne printanière.

Repères et codes de la cité
Etant inadaptés à cette naturalité,
Ces enfants réputés « trublions »
S'accordèrent sur le calme et l'attention.

Dans ce milieu inconnu,
La vie sauvage leur est apparue
Discrète, tranquille, nécessitant
Une vigilance de tous les instants.

En retrait du groupe qui l'a devancé,
Un des enfants se tenait silencieux, figé,
Les bras ballants,
Sur le bord d'un ruisseau au cours lent.

Je l'entends alors murmurer,
Les yeux rivés
Sur une truite nageant dans l'eau :
« Que c'est beau ! »

Nous partageons un instant cette émotion
Et je me plais à imaginer que cette vision
Deviendra peut-être une touche colorée
Sur la toile de sa vie dans sa cité,

Une graine qui germera dans son jardin secret,
Et qui, le moment approprié,
Fera s'épanouir la curiosité, l'égard pour la diversité
Et la possibilité d'un horizon au-delà de son quartier



© Jean-Marc CUGNASSE

Haïkus

Cécile DENIS



Toi saule pleureur
tu ploies mais ne romps pas face
à la sécheresse

Tes larmes de feuilles
descendent jusqu'à la terre
pleurant les castors

Pourtant ils te coupent
d'arbre tu deviens buisson
régénérescence

Bâtisseurs de rêve
de barrages filtreurs d'eau
ainsi revenue

Comayras, 19 juillet 2026

Sur la cheminée
aux couleurs de l'incendie
son chant broie du noir

Comayras, 5 juillet 2026



Surprise ailée

Cécile DENIS

Douce fin d'été
dans mon hamac, éveillée
une ombre d'oiseau

Son ombre prend corps
se perche sur les cordages
il regarde l'humaine

Qui s'immobilise
qui le scrute avec bonheur
et admiration

Ce cadeau du ciel
j'en observe les détails
de l'oeil noir aux plumes

Ailes striées de blanc
sur fond gris, poitrine claire
silhouette fine

Plus d'une minute
nous nous observons sans crainte
avant son envol

Gobemouche noir
Comayras, 1er septembre 2026



Abriéu

Jean-Henri FABRE

La revue Plume de Naturalistes rend hommage à Jean-Henri Fabre (1823-1915), célèbre entomologiste de Sérignan du Comtat (84), également auteur de poèmes en occitan que nous reproduisons ici accompagnés de leurs traductions.
Tous les écrits de Jean-Henri Fabre sont disponibles sur le site dédié **https://www.e-fabre.com/biographie/poesie.htm**.

Lis alenado
Di marinado
Boufon pèr rounfle caud ; de négri nivoulas
Passon, de-fes lavon li fueio
Emé quatre degout de plueio :
Es lou printèms qu'arrive qu'adus si soulas.

Bono vengudo
Es bèn dégudo
Au soulèu que revèn. Pèr éu, lou tron brusis ;
Pèr éu lou cebihoun nasejo
Dins li draiòu, quand blasinejo ;
Pèr éu, l'uiau subran s'atubo e trelusis.

Pèr éu, li pibo
De-long di ribo
Desplegon si boutoun de quitran envisca ;
Pèr éu, s'alongo e s'entrigasso ;
Dins li bartas lou tiro-agasso ;
Pèr éu, lou sause met si pendènt alisca.

Per éu, dessouto
Li vèrdi mouto
Vióulouno, en banejant, la colo di grihoun ;
Pèr éu, sus la chusclo nouvello,
Espandido en flour negrinello,
Vounvounon, ataula, li proumié mousquihoun.

Et la reineto,
La verdouleto,
En boufigo gounflant soun pitre enraumassa,
Canto : vue ! vue ! S'es revihado
A la proumiere escandihado.
Tout boulego e brusis, de l'ivèr alassa.

De-qu'es la vido,
Tant lèu gausido ?
Es un pau de calour dins la fango escoundu.
Couva pèr la divino flamo,
Çò qu'èro limo pren uno amo
Quand un rai de soulèu dins si flanc s'es foundu.

Dounc, tout banejo,
Tout verdoulejo,
E s'estiro, e s'alongo, e mounto, e vai, e vèn
Pèr avé sa part benesido
De la grando raisso de vido
Que nous plòu d'eilamount quand lou soulèu revèn.



Avril

Jean-Henri FABRE

L'haleine
Des vents du midi
Souffle par chaudes bouffées ; de noirs et gros nuages
Passent, parfois ils lavent les feuilles
Avec quatre gouttes de pluie :
C'est le printemps qui arrive et amène ses soulagements.

Bonne venue
Est bien due
Au soleil qui revient. Pour lui, le tonnerre gronde ;
Pour lui, le muscari montre le nez
Dans les sentiers quand il bruine ;
Pour lui, l'éclair s'allume soudain et resplendit.

Pour lui, les peupliers
Le long des rives,
Déploient les bourgeons englués de goudron ;
Pour lui, s'allonge et s'entrelace
Dans les halliers la clématite ;
Pour lui, le saule met ses jolis pendants.

Pour lui, dessous
Les vertes mottes,
Violonne, en remuant les cornes, la troupe des grillons ;
Pour lui, sur l'euphorbe nouvelle,
Épanouie en fleurs noirâtres,
Bourdonnent, attablés, les premiers moucherons.

Et la rainette,
La verdette,
En vessie gonflant sa poitrine enrhumée,
Chante : vue ! vue ! Elle s'est réveillée
Au premier coup de soleil.
Tout remue et bruit, fatigué de l'hiver.

Qu'est-ce que la vie,
Si vite usée ?
C'est un peu de chaleur caché dans la fange.
Couvé par la divine flamme,
Ce qui était limon s'anime
Lorsqu'un rayon de soleil s'est fondu dans ses flancs.

Donc, tout remue ses cornes,
Tout verdoie,
Et s'étire, et s'allonge, et monte et va, et vient
Pour avoir sa part bénie
De la grande averse de vie
Qui nous pleut de là-haut lorsque le soleil revient.



La chusclo e l'amelie

Jean-Henri FABRE

I

De la som de l'ivèr, tant dur à la pauriho,
La chusclo adeja se reviho,
E nasejo crentouso à travès li rountau
Pèr vèire aperaqui, malignouso avisado,
Se soun finido li jalado
E li cisampo di coutau.

Tant que, dins lou cèu blu, de nèblo cremesino
Couvon de sero la plouvino,
Tant que soun pas creba li boufet de la fre,
Prudènto, n'auso pas, bessai trop lèu vengudo,
Desplega sa pousso croucudo
E releva soun pecou dre.

Mai, dins un clapeiroun que dounara téulisso
A si flour negrasso et pudisso,
Front clin, atènd, li pèd à la calo d'un lié
De lausiho. Pamens, óublidous de prudènço,
Vejo-eici que subran coumenço
L'estrambord fòu de l'amelié.

Sian febrié ; fai bon e fara fre tout-aro ;
Lou soulèu ris, pièi se mascaro,
S'escound, revèn, s'amosso. Alor, de si boutoun,
L'amélié, lou pressa, desplego li dentello,
En coumunianto s'emmantello
E se fai nivo de coutoun.

Mousselino d'argènt que farié, dins sa glòri,
Negreja lou blanc de l'ivòri,
E n'a, pèr lou trelus, d'egalo que la néu,
Velout de paradis, duvet toumba de l'alo
De l'ange qu'en terro davalo,
Ié fan meravihous mantèu.

E quand tòuti li flour blanco soun espandido,
Quand la tèsto s'es arroundido
En doumo que fernis à l'alen dóu matin,
Rèn de tant bèu ! Dirias alor uno assemblado
De fado ufanouso campado
Souto de tèndo de satin.

II

Es majo fèsto dóu campèstre.
Mai qu'es eiçò ? Sauvage mèstre,
Lou vènt-terrau se lèvo, enrabia, jaladis ;
E siblo, rounflo, chaplo, estrasso,
Estripo, tord lou còu, matrasso.
Adiéu li flour d'argènt, li flour de paradis !

Que n'en disès ? Es pas vergougno,
Quand lou gusas de vènt s'empougno,
Éu que fai barrula li code de la Crau,
A la galanto capelino
De satin blanc e mousselino
De l'amalié ? Segnour, gardas-nous dóu mistrau !

Fòu generous, ti flour tant fresco
Ounte s'amassavon li bresco
D'un fum d'abiho, e que cresiés faire bressa
Pèr l'alen amistous de l'auro,
Toumbon en douliho, li pauro.
Ah ! te l'aviéu bèn di que t'ères trop pressa !

Enterin, la chusclo, en soun caire,
Dóu marrit tèms s'enquièto gaire ;
Atènd, la mesfisènto ; e soun gréu rouginas,
Que souto li fueio pendoulo,
Tant que lou vènt-terrau gingoulo,
En deroulant sa crosso aussara pas lous nas.

L'amalié sara sènso amelo ;
Nouvè, sènso nougat ; mai elo,
Gounflo d'aspre lachun que plouro de si nous,
En pas espandira la tèsto
E de bèu jour aura de rèsto
Pèr fin d'amadura si cruvèu verinous.

L'euphorbe et l'amandier

Jean-Henri FABRE

I

De la torpeur de l'hiver, si rude pour les pauvres,
L'euphorbe déjà se réveille,
Et craintive, elle montre le nez à travers les broussailles
Pour voir à son entour, malicieuse avisée,
Si les gelées blanches et les bises
Des coteaux sont finies.

Tant que, dans le ciel bleu, des nuées cramoisies
Couvent le soir la gelée blanche,
Tant que ne sont pas crevés les soufflets du froid,
Prudente, elle n'ose pas, peut-être trop tôt venue,
Déployer sa pousse crochue
Et relever sa tige droite,

Mais, dans un tas de pierres qui donnera toiture,
À ses fleurs noirâtres et puantes,
Front penché, elle attend, les pieds dans une couche
De menues pierrailles. Cependant, oublieux de prudence,
Voici que soudain commence
Le fol enthousiasme de l'amandier.

Nous sommes en février ; il fait bon et tout à l'heure il fera froid ;
Le soleil rit, et puis se couvre ;
Il disparaît, revient, s'éteint. Alors, de ses boutons,
L'amandier, le pressé, déploie les dentelles ;
Il se voile en communiante,
Il se fait nuage de coton.

Mousseline d'argent qui, dans sa gloire,
Éclipserait le blanc de l'ivoire,
Et qui, pour l'éclat n'a d'égale que la neige,
Velours de paradis, duvet tombé de l'aile
De l'ange qui descend sur la terre,
Lui font merveilleux manteau.

Et quand toutes les fleurs blanches sont épanouies,
Quand la tête s'est arrondie
En dôme qui frissonne à la brise du matin,
Rien d'aussi beau ! On dirait alors une assemblée
De fées magnifiques campées
Sous des tentes de satin.

II

C'est la grande fête des champs.
Mais qu'est ceci ? Sauvage maître,
Le mistral se lève, furieux, glacial ;
Il siffle, ronfle, met en pièces, écrase,
Déchire, tord le cou, meurtrit.
Adieu les fleurs d'argent, les fleurs de paradis !

Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas une honte,
Quand le gueusard de vent s'attaque,
Lui qui fait rouler les cailloux de la Crau,
À l'élégante capeline
De satin blanc et mousseline
De l'amandier ? Seigneur, préservez-nous du mistral !

Fou généreux, tes fleurs si fraîches,
Où s'amassaient les rayons de miel
D'une nuée d'abeilles, et que tu croyais faire bercer
Par le souffle amical de la brise,
Elles tombent en loques, les pauvres.
Ah ! je te l'avais bien dit : trop pressé tu étais !

Cependant, l'euphorbe, en son coin,
Du mauvais temps ne s'inquiète guère ;
Elle attend, la méfiante ; et sa pousse rougeaude,
Qui pend sous les feuilles,
Tant que le mistral hurle,
Ne haussera pas le nez en déroulant sa crosse.

L'amandier sera sans amandes ;
La Noël, sans nougat ; mais elle,
Gonfle d'âpre laitage qui pleure de ses nœuds,
En paix elle épanouira la tête,
Et de beaux jours elle aura de reste
Afin de mûrir ses coques vénéneuses.

La cisempo

Jean-Henri FABRE

Queto fre, mis ami de Diéu !
Queto fre de loup ! La Cisampo
Ourlo, rounflo, siblo ; acampo
Lis auriolo de l'estiéu
Dins lis estoublo e n'en tapisso,
En lis acoussejant, lou bàrri di sebisso.

De lóngui barbasso de gèu
A la font se soun pendoulado,
Esculturo que la jalado
A travaia de soun cisèu.
A gros frisoun, l'orro tignasso
S'escampo dóu bournèu, s'espandis, s'escagasso.

Per aquí, davant mon ostal
De fueio de platano morto
Qu'un revolum de vént aporto
A quatre pas de moun lindau,
Dóu tèms que lou mistrau gingoulo,
Viron en roudelet e fan la farandoulo.

Es la farandoulo di mort,
La bourrèio tristo e doulènto.
La fre, de si labro pougnènto,
A tout maca, bèu, jouine e fort ;
A tout maca sènso vergougno ;
E la Cisampo ris de la fèro besougno.

E siblo e rounflo de plesi.
Ausès si brutàli bramado
Que se gounflon pèr alenado
Pièi se desgounflon à lesi.
Es lou mau que ris e que canto
D'augué 'scrapouchino lou bèn, la causo santo.

Perqué lou mau, pouisoun dóu bèn ?
Un pau de joio, forço peno,
E la pauro vido s'abeno.
Perqué la mescladisso ? Rèn
Sarié pas miés, folo naturo,
Que la flour au-jour-d'uei, deman la pourrituro ?

Emé rèn de ço que patis,
Lou chaple finau dis estello
Crebant dóu cèu la curbecello,
Se lou mounde un jour s'espóutis,
Fai pas toumba 'n plour, perlo unico
Que vau di souleias l'enormo mecanico.

E tout dor de la som que n'a
Pantai ni revèi, som bouniasso,
Indiferènto, tranquilasso,
La som de ço qu'es jamai na.
Que n'en dises, tu, la Cisampo ?
A quau dourmirié ansin, la dounariés, la crampo ?

Lou mèstre ventaras, em'uno voues de loup,
Pèr lou trau de l'eiguié respond : Hi-hi ! hou-hou !

La bise

Jean-Henri FABRE

Quel froid, mes amis de Dieu !
Quel froid de loup ! La bise
Hurle, ronfle, siffle ; elle rassemble
Les centaurées de l'été
Dans les chaumes, et les pourchassant,
En fait tapis contre les barrières des haies.

De longues barbes de glace
À la fontaine se sont appendue,
Sculptures que la gelée
A travaillées de son ciseau.
À gros frissons, la farouche tignasse
Sort du goulot, s'épanche, s'étale à terre.

Par là, devant ma maison
Des feuilles mortes de platane
Qu'un remous de l'air apporte
À quatre pas de mon seuil,
Tandis que le mistral hurle,
Tournent en petits groupes et font la farandole.

C'est la farandole des morts,
La bourrée triste et dolente.
Le froid, de ses lèvres cuisantes,
A tout meurtri, beau, jeune et fort ;
Il a tout meurtri sans réserve ;
Et la bise rit de l'œuvre sauvage.

Elle siffle, elle ronfle de plaisir.
Entendez ses brutales huées,
Qui se gonflent par bouffées,
Puis se dégonflent à loisir.
C'est le mal qui rit et qui chante
D'avoir écrabouillé le bien, la chose sainte.

Pourquoi le mal, poison du bien ?
Un peu de joie, beaucoup de peine,
Et la pauvre vie s'épuise.
Pourquoi le mélange ? Rien
Ne serait-ce pas mieux, folle nature,
Que la fleur aujourd'hui, demain la pourriture ?

Avec rien de ce qui souffre,
L'écrasement final des étoiles
Crevant le couvercle des cieux,
Si le monde un jour s'effondre,
Ne fait pas tomber une larme, perle unique
Qui vaut des grands soleils l'énorme mécanique.

Et tout dort du sommeil qui n'a
Ni rêve ni réveil, sommeil bonasse,
Indifférent, tranquille,
Le sommeil de ce qui n'est jamais né.
Qu'en dis-tu, toi, la bise ?
À qui dormirait de la sorte, la donnerais-tu, la crampe ?

Le maître vent glacé, avec une voix de loup,
Par le trou de l'évier, répond : Hi-hi ! hou-hou !

Aster tripolium

Par La Griotte

Dans les marais salants, il existe une fleur
Qui selon les marées, fane ou vit ou meurt
Bercée de flux, la haute-slikke et de fortes marées, le bas-shorre
De milliers de confettis, le littoral colore

Embellit l'estuaire, colonise les prés
Dans les marais côtiers aux côtes délaissées
Cache de quoi nourrir sous ses inflorescences
Ses sommités fleuries plaisent pour faire bombance

Des capitules marguerites, des couleurs comme un drapeau
Feuillage vert, ligules mauves, fleurons jaune
Et des fruits en novembre au milieu des roseaux

Le rouge des salicornes, la vase sur les rosettes
Du nectar dans des tubes
Et collecte la collète

Dans le sable des dunes a creusé son terrier
Et butinent les piérides et autres fluorés
Abeille solitaire et papillon vorace
Promeneur solitaire et souvent peu loquace

Tous les plaisirs sublime
l'Aster maritime

Les cartes

Par La Griotte

Des cartes nautiques en guise de napperons
Et des miles marins au flanc des avirons
J'ai passé plus d'une fois les cinquantièmes hurlants
Et rugi ma fureur d'homme libre et gourmand
Le grand silence austral, l'inquiétude vespérale
Le fracas des glaciers et je t'ai ri au nez
La fleur du Mozambique, la boue du Maroni
Et mon cœur jamais là, toujours un peu parti
L'attitude longitude contre toute habitude
La fuite, l'exil, plus que tout autre péril
Mais qu'y ai je gagné quand j'y pense à présent?
Des cartes nautiques en guise de napperons
Et des miles marins au flanc des avirons.

Wales

Par La Griotte

Des montagnes glaciaires érodées par le vent
Et des taches de blanc constellant le piémont
De la sauvagerie des falaises escarpées
S'égare mes yeux vers des rocs délabrés

Un château, une ruine, un vestige qui tient bon
Et qui pour tout gardien possède mille moutons
À ses pieds, prosterné, l'océan déchaîné
Sur ses pierres, les nuages et leur ombre portée

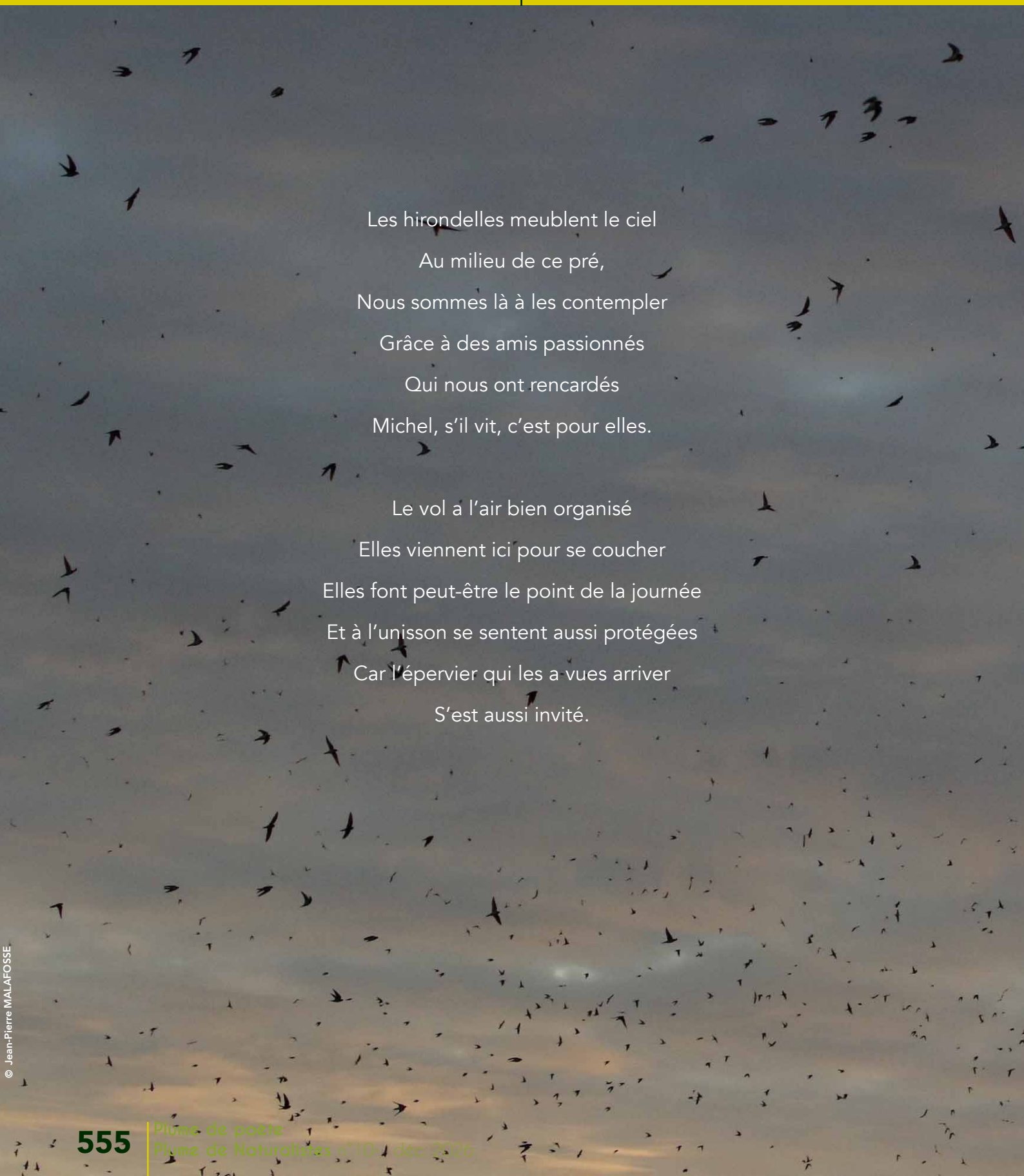
Rangés les près verts, clôturées les maisons
Mais libre est la rivière et grandioses sont ses fonds


Papa Stour, 19/10/2017
ofc & EL
© Ondine FILIPPI-CODACCIONI


Westray coast, 24/10/2017
ofc & EL
© Ondine FILIPPI-CODACCIONI

Les hirondelles

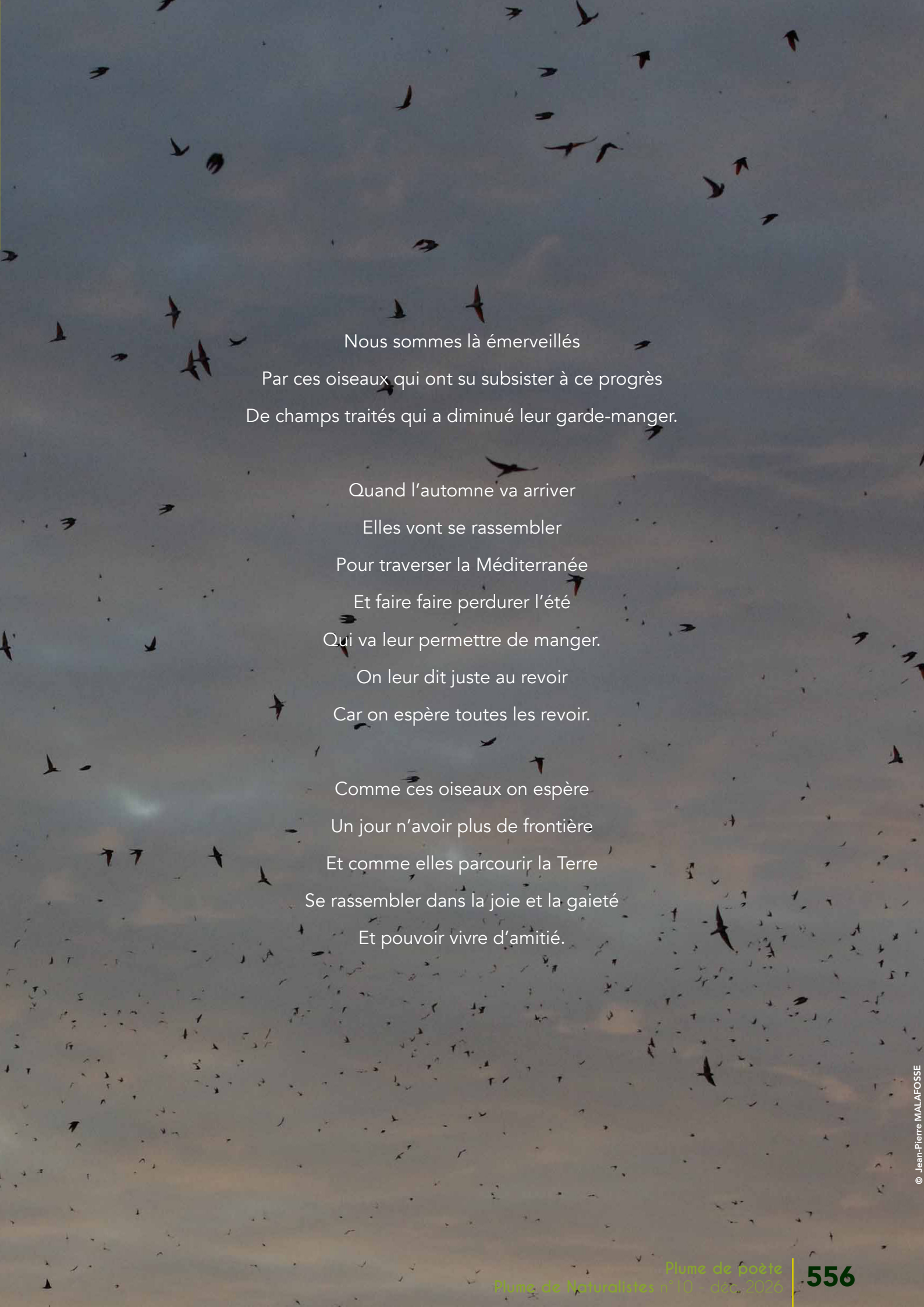
Par Régis Hurez



Les hirondelles meublent le ciel
Au milieu de ce pré,
Nous sommes là à les contempler
Grâce à des amis passionnés
Qui nous ont rencardés
Michel, s'il vit, c'est pour elles.

Le vol a l'air bien organisé
Elles viennent ici pour se coucher
Elles font peut-être le point de la journée
Et à l'unisson se sentent aussi protégées
Car l'épervier qui les a vues arriver
S'est aussi invité.

© Jean-Pierre MALAFOSSE



Nous sommes là émerveillés
Par ces oiseaux qui ont su subsister à ce progrès
De champs traités qui a diminué leur garde-manger.

Quand l'automne va arriver
Elles vont se rassembler
Pour traverser la Méditerranée
Et faire faire perdurer l'été
Qui va leur permettre de manger.
On leur dit juste au revoir
Car on espère toutes les revoir.

Comme ces oiseaux on espère
Un jour n'avoir plus de frontière
Et comme elles parcourir la Terre
Se rassembler dans la joie et la gaieté
Et pouvoir vivre d'amitié.

© Jean-Pierre MALAFOSSE

Bayer aux corneilles

Par Pèire THOUY

Bayer aux corneilles : un poison !
Moi, je préfère bailler quelques lignes de poésie à las Gralhas

Me prenon per Còrb, soi pas que Gralha.
Lo meu cosin, quand passa, fa de « ròc »,
Ieu, convidi en francés a la fe...
Condemnada sempre a mesfisança,
Devi afrontar la malvolença
De l'Òme e fugir sa mitralha.
Aquò rai, ai sabut m'adaptar:
Totas granas e bestiòtas manjar;
Trompetar, bresilhar e rauquejar;
La femna gardar e lo nis acaptar.
La Gòila, pòdi ben escridassar,
Totjorn de l'Astor me caldrà parar
Se vòli longtemps revertar l'asuèlh
Dins lo blau grisenc e gadal de mon uèlh.
Cossí que siaga, mon vestit de dòl
Farà totjorn pena al montanhòl.

Bayer aux corneilles

Par Pèire THOUY

On me prend pour un corbeau
mais je ne suis que Corneille noire.
Mon cousin, quand il passe, fait « rôk »,
moi j'invite en français à la foi (crois !).
Condamnée toujours à la méfiance,
je dois affronter le mauvais vouloir de l'Homme et fuir sa mitraille.
Mais qu'importe, j'ai su m'adapter :
manger toutes sortes de graines et de petites bêtes, trompéter,
gazouiller, faire preuve de raucité,
la femelle garder et le nid dissimuler.
Je peux bien harceler la Buse variable,
mais il me faudra toujours me protéger
de l'Autour des palombes si je veux longtemps encore refléter
l'azur dans le bleu grisâtre et enjoué de mon œil.
Quoiqu'il en soit, mon vêtement de deuil
fera toujours peine à l'habitant de la montagne.

Ailes

Luc STRENNA

Les ailes des éoliennes
Tranchent les oiseaux
Comme pâté

La démangeaison des ailes
Oh Socrate !
Je l'ai comme toi sentie

Aujourd'hui j'ai des ailes
Ah laissez-moi croire
Que j'ai des ailes !



Air

Luc STRENNA

Les oiseaux
Pour monter si haut
Ont de l'air dans les os
N'est-ce pas ?

Volatiles et volailles
Vol perdu
Mépris
Quelle insulte au casoar !

Oiseau
Toujours nouveau
Epousant les plis de l'air
Tu es l'exemple

Albatros

Luc STRENNA

À quoi songe-t-il
S'ennuie-t-il ?
Si longtemps sur son œuf
L'albatros

J'aurais tant aimé
Contempler
Les grands albatros
Ailes de la vague

Albatros
Plastique versicolore
Pas d'enfant pour jouer
Avec toi

Automne

Luc STRENNA

Les martinets s'en vont
Virgules d'azur
Automne des oiseaux

Narquoise
La corneille
Maraude
Faraude
Sa vie automnale

Babil du rouge-gorge
Equinoxe
Du noisetier
Désenchanté


© Jean-Marc CUGNASSE

Bonheur

Luc STRENNA

Qui peut bien croire
Que le guêpier
Existe si radieux ?
Too much

Le récitatif des oiseaux
Danse du bonheur
Exultation

Le pré aux fritillaires
Si débonnaires
Ravit ma vie
De courlis



Cage

Luc STRENNA

Les barreaux
Biffent l'oiseau
Petit bagnard
Hagard
D'ombre rayée

Prison de l'âme
Invention
Humaine trop humaine
La cage

Et pourtant
Messiaen
Les oiseaux écrivent
Ta musique
Liberté



Disparition

Luc STRENNA

Le glas des insectes
Sonne celui des oiseaux
Bientôt le nôtre ?

Non les oiseaux n'ont pas disparu
Vous avez détruit les oiseaux

Plume légère
Ecris sur la terre
Le nom des oiseaux
Perdus


© Luc STRENNA

Fringillidés

Luc STRENNA

Drôle d'outil
Aux cônes déchiquetés
Bec croisé
Hybride comme ma vie

Où as-tu donc encore perché ton nid ?
Linotte
Voles y vite

Le gros-bec
Majestueux majordome
Passe les plats
N'est-il pas Raymond ?


© Luc STRENNA

Ibis

Luc STRENNA

Les Egyptiens t'honoraient
Ibis sacré
Nous t'anéantissons

Les étincelles
Que recèlent
Les ailes
Du falcinelle
M'appellent

L'ibis chauve
Mal peigné
Me rappelle ma calvitie
Mal cachée



Jeux

Luc STRENNA

Je le sais
Le choucas espiègle
Joue de son œil bleu
Dans le vent

Le grand corbeau
Vole haut
Sur le dos
Il n'a pas mal au cœur
Lui

Des limicoles badinent
À cloche-pied
Avec les vagues
Vers de poète ?





© Julien GARBAGE

